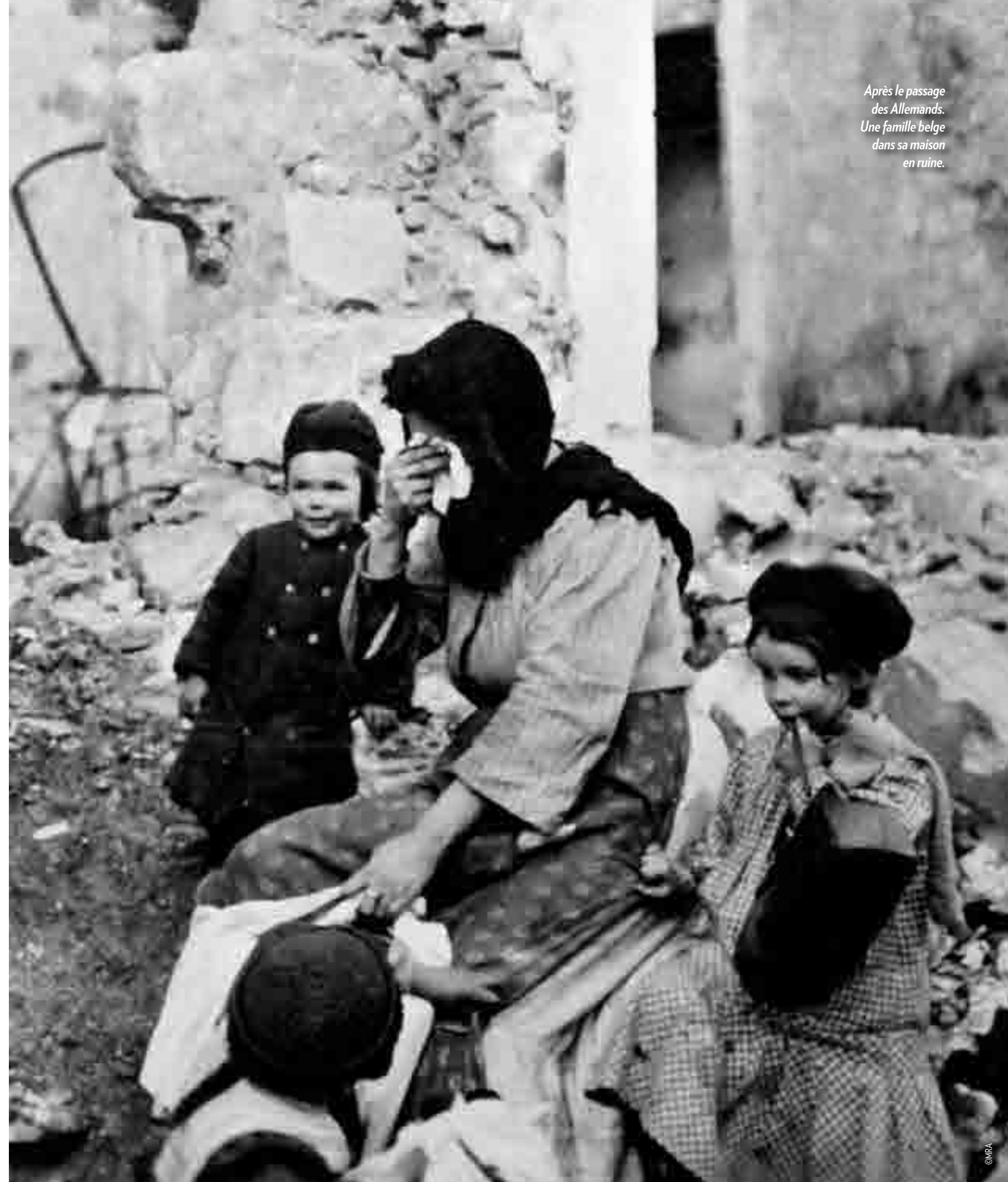


*Après le passage
des Allemands.
Une famille belge
dans sa maison
en ruine.*



“VIVE LE ROI, VIVE LA PATRIE!”

Nous avons refermé le deuxième volet de ce supplément consacré à l'invasion de la Belgique en août 1914 par l'évocation des combats héroïques menés par les soldats belges dans les intervalles des forts de Liège. Des affrontements très meurtriers. Mais aussi très courts: dès le 6 août, la 3^e division de l'armée belge reflue vers l'intérieur du pays pour tenir une nouvelle position de défense sur la Gette, une rivière qui coule notamment dans le Limbourg belge à Haelen, localité qui sera le lieu de combats restés célèbres (lire page 94). Privés de leurs appuis extérieurs, les forts de Liège sont pilonnés par l'artillerie allemande, dont les obus d'une taille inédite perforent littéralement leurs murs en béton non armé. La lutte est inégale mais tant que les forts n'ont pas dit leur dernier mot, les voies de communication qu'ils protègent restent difficiles à emprunter pour les troupes allemandes. Alors, les garnisons s'accrochent jusqu'à l'extrême limite. Les deux derniers forts ne tombent que le 16 août. Le prix de ce courage est élevé, très élevé. Sous-lieutenant au corps des obusiers lourds et affecté au fort de Chaudfontaine, Gaston de Ribaucourt témoigne: «La journée du 12 août se passe tristement; plus d'observation possible. Les grosses pièces ont commencé leurs tirs et l'agonie approche. Lentes sont les heures qui s'écoulent où l'on tire sans aucune indication, avec les pièces restant en service, tant pour consommer les munitions que pour essayer de nuire à l'ennemi; Chaudfontaine est du reste gravement atteint. Plus de lumière le soir, car un obus est venu se coincer sans éclater dans la cheminée de la machine à vapeur. Aussi le commandant, décidé à défendre son fort jusqu'à la dernière extrémité, place des hommes sur le glacis pour repousser à la baïonnette l'assaut que l'on craint pour la nuit. La rage au cœur, déterminé à donner sa vie pour le Roi et pour la Patrie, chacun se trouve en une communauté de sentiments qui élève l'âme à la même hauteur. Et pendant que les autres veillent, aidé de quelques hommes, je m'efforce d'enlever le maudit obus des appareils du fort. Il est près de 3 heures du matin quand ce résultat est enfin obtenu. En hâte, tout est mis en ordre et c'est avec une sonore “Brabançonne” que tous les braves accueillent, vingt minutes après, la lumière qui jaillit des projecteurs électriques. La vie renaît et, avec elle, l'espoir. Un jour encore s'est levé et le fort n'est pas pris. Le matin va, hélas, anéantir toute espérance, car dès qu'il fait jour, les gros obus se succèdent régulièrement, projectiles auxquels on ne peut répondre car ils viennent de trop loin. Vers 9 heures, tandis que je

Que ce soit dans les forts de Liège, ou plus tard sur la Gette, ou, comme l'illustre ce dessin, près de Pont-Brûlé, dans le Brabant flamand, la majorité des soldats belges se sont battus comme des lions pour ralentir autant que possible l'avancée irrésistible de l'envahisseur allemand.

me trouve dans la chambre de tir des officiers, une secousse accompagnée d'un bruit formidable ébranle toute la partie interne du fort. Un gros 38 est venu éclater dans la chambre aux poudres: le fort saute. Jeté contre le mur opposé, je me traîne vers la porte à travers les débris. Avec un autre officier, je traverse le vestibule, jadis transformé en caserne, et un affreux tableau s'offre à mes yeux. Au moment de l'explosion, cent quarante hommes de la garnison étaient là, étendus sur de la paille ou sur des matelas, et dans une tragique horreur, je vois toute cette salle en feu. Paille, matelas, soldats, tout brûle! Dans ce brasier, des malheureux se débattent, les vêtements en flammes, véritables torches vivantes! A peine pouvons-nous en tirer un hors de la fournaise. Horrible mort, digne des martyrs de l'Antiquité! Du milieu de l'incendie, dominant les gémissements, les plaintes, les hurlements de douleur, on entend retentir des cris suprêmes de: “Vive le Roi! Vive la Patrie!”» ■

(1) Un témoignage publié en 1916 par le baron Buffin dans son ouvrage intitulé «La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants», Plon, Paris.



LE SERMENT DE LONCIN

Avec Fernand Moxhet, nous nous promenons dans les couloirs sombres du fort de Loncin. Passionné d'histoire, cet homme fait partie des quelques bénévoles qui entretiennent la mémoire de ce lieu unique en Belgique. Il nous parle pendant des heures que l'on ne voit pas passer, nous expliquant le choix de ces soldats belges qui refusèrent de se rendre. Un récit si détaillé que bientôt on les imagine, on les entend, ces braves qui s'encouragèrent mutuellement à ne jamais céder.

Ils se sont battus là où nous sommes aujourd'hui; là où quelque deux cents d'entre eux se trouvent encore. Ici, à quelques mètres de nous, sous des débris de ferrailles et de béton. Pour l'éternité. Loncin, c'est bien plus qu'un fort! Depuis le 15 août 1914, c'est une nécropole. Plus encore, cet endroit est un symbole. Celui du courage et de la loyauté.

Car ceux qui sont morts ici savaient

que tout était déjà perdu. Tout, sauf l'honneur! Jusqu'au bout, ils ont voulu respecter la parole donnée à Victor Naessens, leur commandant.

Ce dernier, après la guerre, cautionna un récit de ce serment qui lui fut fait. Le texte a été écrit en 1937 par l'historien de la bataille de Liège, Laurent Lombard: «Dans la nuit du 3 au 4 août, les Allemands franchirent la frontière. A cette nouvelle, vers 9 heures du matin, la garnison de Loncin fut rassemblée dans le fossé. Là se passa une scène dont les rescapés se souviendront toujours avec une légitime fierté. La garnison est au complet, formée sur trois rangs immobiles. Naessens se détache du groupe des officiers. Monté sur une cuvelle renversée, il contemple longuement ces grands garçons, que depuis des années il a préparés à la guerre. Il les connaît tous, Flamands, Wallons, pères de famille, célibataires. Pendant des mois, il les a vus aller et venir entre les murailles de béton,

ne vivant que pour "leur fort". Maintenant il va leur demander de mourir, plutôt que de le laisser tomber aux mains de l'ennemi. "Mes amis", dit-il, "les Allemands ont violé ce matin le territoire belge. Nous sommes donc en guerre. L'heure est venue de faire notre devoir. Nous allons montrer à nos orgueilleux voisins ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un petit peuple qui a mis sa confiance dans les traités. A aucun prix nous ne céderons le passage que le pays nous a chargés de défendre. Nous devons nous attendre à



© Valérie Cahier

Incollable sur l'histoire de Loncin, Fernand Moxhet se dévoue avec d'autres bénévoles pour entretenir la mémoire du fort et de ses héros. Sur la page de droite, le commandant Victor Naessens, l'officier belge qui estimait qu'un fort ne se rend pas.

des attaques furieuses. Les Allemands voudront s'emparer du fort. Est-ce qu'ils y parviendront?" De plus de quatre cents poitrines un NON formidable jaillit. "Eh bien, donc c'est entendu. Nous jurons de lutter jusqu'au dernier obus, jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'au dernier homme et nous ne nous rendrons jamais." Alors, avec un ensemble émouvant, les bras se dressèrent pour le serment, et des centaines de voix répondirent: "Nous le jurons. Vive le Roi, vive la Belgique!" "Rompez", dit Naessens.»⁽¹⁾

A plusieurs reprises, pendant les jours qui suivent, le serment est réitéré. Et notamment lorsque le général Leman, commandant militaire de Liège, vient se réfugier à Loncin (lire aussi page 66). En 1916, se basant sur les récits de plusieurs témoins, Camille Buffin raconte l'accueil qui fut fait à l'officier supérieur dans la matinée du 6 août 1914: «Le commandant du fort rassembla aussitôt ses hommes et leur tint ce discours, en français et en flamand: "Mes amis, le général Leman nous a fait le grand honneur de se réfugier parmi nous. Livrerons-nous le général?" Cris

de toutes parts: "Non, non." "Alors, si nous sommes décidés à ne pas livrer le général, nous devons périr ici. Car, ou bien le fort sautera et je sauterai avec vous, ou bien les Allemands monteront à l'assaut et, quand ils franchiront les défenses accessoires au-dessus des cadavres de leurs compagnons, nous formerons un dernier carré; j'aurai sept balles dans mon browning, six pour mes ennemis, la dernière pour moi, et tous ensemble nous irons au paradis."

» Petit, trapu, avec une tête très énergique et des yeux bleu d'acier, au regard scrutateur, le commandant Naessens était adoré de ses soldats, aussi son discours souleva-t-il un enthousiasme indescriptible. – "Vous allez tous jurer que vous ne vous rendrez jamais", cria-t-il au milieu du tumulte. Et un par un, les hommes défilèrent devant le commandant et prêtèrent ce serment solennel.»⁽²⁾

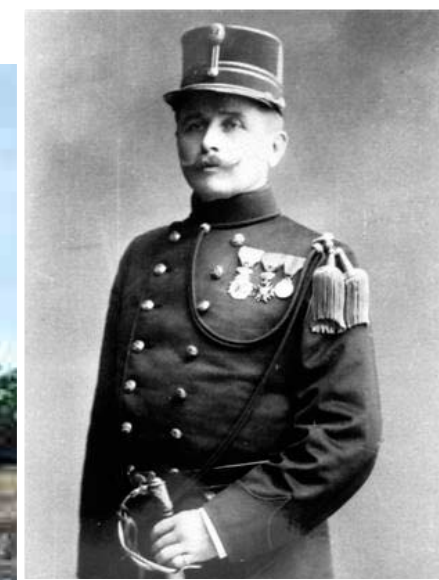
Ils résistèrent jusqu'à l'explosion du fort qui tua la plupart d'entre eux (lire pages 84 et 85). Assommé et grièvement blessé par l'incroyable déflagration finale, mais vivant, le commandant fut évacué grâce à un de ses

soldats, un jeune liégeois, le canonnier Théran. Jusqu'à sa mort en 1954, à l'âge de 90 ans, Victor Naessens revint souvent à Loncin. Il marchait seul sur les décombres du fort, à quelques pieds au-dessus de ses soldats morts en héros. Cet homme qui était croyant parlait encore à ses hommes. Il s'en confia un jour à Laurent Lombard: «Ne croyez pas que je mente. Lorsque j'étais seul dans les ruines du fort, plus d'une fois je les ai entendus. Ils me parlaient. Je leur répondais et ils me disaient, ces héroïques Flamands et Wallons endormis dans les bras les uns des autres: "Ne pleurez pas, commandant. Le chef suprême a réalisé la promesse que vous nous avez faite. Il nous a pris dans son Paradis."»⁽³⁾ ■

⁽¹⁾ Naessens et Lombard, «Loncin», Editions G. Leens, Verviers, 1937, pp. 52-53.

⁽²⁾ C. Buffin, «La Belgique héroïque et vaillante Récits de combattants», Plon, Paris, 1916, pp. 53-54.

⁽³⁾ Naessens et Lombard, p. 127.



« QUELLE JOURNÉE TERRIBLE ! »

« **12 AOÛT.** Matin, bombardement foudroyant et rapide par les Allemands. Nous ripostons coup pour coup avec grande énergie et avec un tir très précis; malheureusement une de nos coupoles de 12 centimètres est bientôt détériorée; pendant un répit, nous parvenons à la réparer. »

Attaché à la personne du général Leman, le maréchal des logis Krantz est arrivé le 6 août au fort de Loncin et il tient un carnet de campagne. Il écrit encore: « 13 août. Nous constatons l'entrée en action de l'artillerie lourde allemande; nous subissons un violent tir de pièces de 150 millimètres, qui nous mettent deux coupoles hors de service. 14 août. A 3 heures du matin, nous sommes bombardés par des obusiers de 280 et de 305. Le fort tremble jusque dans ses fondements, un ouragan de fer s'abat par avalanches sur la surface extérieure et les rafales perdurent durant des heures, de deux en deux minutes. Après chaque ébranlement, des fragments de béton fissuré, pulvérisé, dégoulinent sur notre tête. Une poussière grise, mêlée de mille éclats de vitres, craque sous le pied, chatouille et dessèche la gorge et les narines. Le fort s'effrite peu à peu. Un obus de 305 millimètres pénètre dans l'infirmerie, tue et blesse plusieurs soldats; à 11 heures, le magasin d'habillement subit le même sort et successivement divers

locaux sont détruits: matériel électrique, ventilateurs, pont roulant à l'entrée du fort. Dans l'après-midi, vers 3 ou 4 heures, un parlementaire demande à entrer en communication avec le commandant du fort. « Nous préférons mourir plutôt que de nous rendre », répond le capitaine Naessens; fière réponse qui exprime le sentiment général. Vers le soir, le tir se ralentit; tout le monde peut se reposer. (...)

» 15 août. – Quelle journée terrible! Depuis 5 heures du matin, le bombardement est continu et par rafales; on entend quatre coups se succédant, puis les sifflements, les chutes, les explosions dans le béton. Les obus pénètrent à une profondeur de cinquante centimètres et creusent des trous de quatre mètres carrés. Vers 8 heures, les chambres des soldats sont enfoncées, les lits renversés; les fenêtres, fermées par des poutrelles de fer de dix-huit centimètres d'épaisseur, sont brisées; l'infirmerie, la salle d'opération, la cuisine, le réfectoire, la chambre du général sont balayés. Tout est détruit, plus un endroit ne peut servir d'abri; le fort est bouleversé de fond en comble; nous sommes dans une obscurité complète, respirant avec peine, à cause de l'invasion des gaz toxiques et délétères; plus un ventilateur ne fonctionne. Il reste encore deux coupoles plus ou moins en état de riposter à la terrible avalanche de l'ennemi. (...)

» C'est ce jour-là, 15 août, que les

Allemands emploient leurs fameux obusiers de 420. Parfois, on voit le général ainsi que les officiers se promener à découvert sur les glacis du fort et observer l'ennemi, avec un sang-froid admirable et un mépris complet du danger, et, chose surnaturelle et incompréhensible, aucun n'est atteint par les explosions qui jaillissent de toutes parts. (...) Quoique le fort est pour ainsi dire détruit, nos braves et vaillants chefs continuent à donner des ordres; (...) On entend le sifflement allongé d'un gros projectile. Une gerbe de flammes, une secousse formidable nous projette tous contre le mur; puis plus rien... le silence! »⁽¹⁾

Camille Buffin publie ce témoignage exceptionnel en 1916. Il note: « Ici s'arrête le journal du maréchal des logis Krantz, qui s'est évanoui et n'a repris connaissance qu'à l'hôpital. »⁽¹⁾

Et c'est un autre livre, publié en 1937 par Laurent Lombard⁽²⁾, qui décrit le mieux l'enfer de ce 15 août, l'explosion dantesque qui mit fin à la résistance du fort de Loncin... Enfin, pas tout à fait! Pas encore! Même après l'obus fatal, des soldats de la garnison continuent à se battre. Ils sortent des ruines fumantes pour tirer leurs dernières balles et mourir. Avec l'aval du commandant Naessens, l'historien de la bataille de Liège écrit: « Il est 5 h 45. (...) Une immense flamme jaillit. Le fort saute. Un obus de 420 a défoncé la poudrière, mettant le feu à 12 tonnes de poudre et provoquant une explosion en vase clos avec un maximum de puissance. C'est une éruption volcanique d'une violence inouïe. L'immense carapace se soulève. Une colonne de feu s'élève, annihilant tout sur son passage. Une déflagration titanesque émiette les murs, fait sauter les voûtes, renverse les coupoles de 210 mm qui pèsent 40 tonnes et casse comme verre les coupoles de 57 mm. Les locaux autour de la poudrière sont pulvérisés. Leurs débris comblent le fossé. Des murs de deux mètres sont rompus et projetés sur le glacis. La voûte de la galerie centrale qui, en certains endroits, a près de quatre mètres d'épaisseur, se fend dans toute sa longueur, se sectionne en quartiers énormes, broyant les braves qui, l'arme au pied, attendaient l'assaut. A gauche de la galerie, un pan de voûte reste suspendu, sauvant la vie des officiers et soldats que le destin a placés en ce lieu. Le reste du massif a disparu. Il n'y a plus qu'un gouffre où se calcinent des débris informes.

» Seuls quelques hommes qui se



Des visages assombris par la suie. Un médecin qui soigna des rescapés de Loncin à l'hôpital Saint-Laurent a déclaré: « L'arrivée de ces misérables aux cheveux crépus, aux mains et aux visages noircis fut épouvantable. Les Allemands les prenaient pour des Sénégalais! (...) Dans la salle d'opération se passèrent des scènes qui nous remplirent d'horreur: en enlevant des vêtements, nous arrachions des lambeaux de chair; les jambes, les bras se désagrégeaient. »

Une image de Loncin prise par les Allemands après les bombardements.



trouvaient dans les locaux de la contrescarpe et dans les petites coupoles des saillants n°1 et n°3 sont indemnes. Tous les autres survivants, une centaine, sont atteints soit par les éboulements ou par la terrible flamme. La plupart ont perdu connaissance. Quelle n'est pas leur stupeur, lorsqu'ils se réveillent, de voir au-dessus de leur tête, au lieu des sombres voûtes, un pan de ciel bleu. (...) Dans la poterne en capitale (NDLR: une artère débouchant dans la galerie centrale), l'horreur de la catastrophe dépasse l'imagination. Les hommes qui y sont massés sont soulevés de terre et lancés les uns contre les autres, dans les profondeurs de ce long couloir obscur. Certains sont tués par le choc ou par la pression atmosphérique; d'autres assommés par les caisses à projectiles étagées le long des murs. Tout le boyau est rempli d'une fumée suffocante. Dans les ténèbres, des voix montent, « Mon Commandant »... ou « Mijn Commandant » (...)

» Les artilleurs qui se trouvaient derrière la coupole de 150 mm ont échappé au souffle de l'explosion et sont les premiers à apercevoir une clarté à travers la fumée. « Par ici, je vois le jour », crie Adam. Alors, devant les jumelles des observateurs allemands, surgissent, l'un après l'autre, les premiers survivants. L'uniforme en lambeaux, noirs comme des damnés, ils cherchent un passage au

milieu des ruines. Une batterie continue à tirer. Le fourrier Delrez est déchiqueté par un projectile au moment où il remonte vers le sommet de l'ouvrage. Le brigadier Detrootz tombe à son tour.

» Enfin, les derniers canons cessent le tir, et dans le silence, soudain, tous les bruits acquièrent une résonance étrange. Des agonisants jettent des appels, suppliant qu'on les achève... Tout à coup, des coups de feu crépitent. Une dizaine de fantassins, fusil en main, sortent des locaux de la contrescarpe. Ils ne se rendent pas compte de l'étendue de la catastrophe. Une préoccupation les obsède: est-ce que l'ennemi approche? L'ennemi! Il y a des jours qu'on l'attend! Le voici...

» A 150 mètres, une immense ligne de tirailleurs gris, l'arme en avant, progresse avec prudence. Un des soldats, tandis que ses camarades ouvrent le feu, jette un grand cri: « Aux armes! » Sa voix se perd dans le vide. Alors seulement les fantassins comprennent que Loncin vient de mourir et qu'ils sont relevés de leur serment. Pendant qu'ils refluent vers le saillant n°2, d'autres rescapés, noirs comme des diables, la tunique déchirée, mais carabine à la main, se joignent à eux. Arrivés au sommet des ruines du massif central, ils font halte. Ils sont quatorze, silencieux, la figure crispée, les yeux flamboyants. Soudain l'un d'eux tend le bras du côté du front de gorge.

» « Les voilà. » Un grand drapeau allemand, porté par un soldat gris, se déploie au-dessus du glacis. Aussitôt dix fusils sont braqués dans sa direction. Quelques claquements. L'homme et l'étendard s'affaissent. A ce moment apparaissent les masses des assaillants. Le petit groupe dévale le talus de l'escarpe, s'arrête dans l'encoignure du front de tête et fait résolument face aux uniformes gris. Pas moyen de fuir. Derrière eux se dresse un mur de six mètres de hauteur. Quant à mettre crosse en l'air, pas un n'y songe.

» La fusillade se déchaîne. Debout, agenouillés au milieu du fossé, appuyés au mur, les quatorze tirent avec frénésie. Couchés sur les glacis, les Allemands les visent, posément, et abattent les derniers défenseurs de Loncin. Le combat dure à peine quelques minutes. Les intrépides soldats de Naessens s'écroulent l'un après l'autre. Avec un douloureux geste d'impuissance, le dernier laisse tomber sa carabine et glisse le long du mur. Les corps sont étendus dans la tragique encoignure. Certains, les bras en croix, semblent attester le ciel de leur fidélité à l'héroïque serment. ■

⁽¹⁾ Baron C. Buffin, « La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants » Plon, Paris, 1916, pp. 37-38.

⁽²⁾ Colonel Naessens et L. Lombard, « Loncin », Editions G. Leens, Verviers, 1937.



UN FORT DEVENU NÉCROPOLE

Le site de Loncin, tel qu'il est depuis la terrible journée du 15 août 1914. Sur la photo d'archive, les Allemands viennent fièrement constater les dégâts. La coupole que l'on voit en gros plan a été projetée en l'air comme un bouchon de champagne avant de retomber dans son logement en position inversée. Sous la flamme reposent pour toujours quelque deux cents soldats belges.



Une photo extraite du livre de Guy Focant « Grande guerre, l'image du souvenir », édité par l'Institut du patrimoine wallon.